



**L'ÉVÉNEMENT ET LA STRUCTURATION
DANS LA SOCIOLOGIE HISTORIQUE D'ANDREW D. ABBOTT
ET DANS L'ART DE LA GUERRE
ESSAI DE PARALLÈLE**

Pierre Tripier

Tripier.pierre@wanadoo.fr

Résumé : Le sociologue Abbott ancre sa science sociale sur l'histoire. En mettant à jour des structures basculées par des événements, il participe au maigre ruisseau de ceux qui estiment vain de reprendre, pour comprendre la vie collective humaine, les modèles scientifiques si prestigieux de la physique ou de la physiologie. L'art de la guerre, dans certaines de ses composantes, a aussi fait de l'histoire son principal instrument de connaissance et éloigné le spectre d'une « science de la guerre ».

L'ambition de cet article est de tenter un parallèle entre les deux démarches, espérant par là porter un regard élargi sur quelques parties de l'œuvre d'Andrew Delano Abbott et à la difficile articulation de la structure et de l'évènement.

Abbott est surtout connu comme spécialiste des professions, cependant, il semble difficile d'écrire sur Abbott sans faire remarquer au lecteur, que, pour cet auteur, l'étude des professions est un épisode dans un plan plus vaste consistant à revenir aux origines

de la sociologie, au moment où naît cette science et où elle hésite entre le récit historique et la démonstration des sciences naturelles et choisit majoritairement cette seconde voie (Péquignot & Tripier, 2006). Le plan d'Abbott est donc, quelque soit le sujet traité, d'articuler enquête synchronique, perspective historique et, si nécessaire, analyse statistique et modélisation mathématique.

Il faut reconnaître à Abbott trois avancées majeures dans la compréhension de phénomènes sociologiques. Avancées qui sont dues à son génie propre mais également à l'ancrage de sa démarche sur l'histoire et une certaine philosophie. D'où l'invocation des noms et des énoncés de Bergson, G. H. Mead et Whitehead ; le même Whitehead dont Borges disait : « *Personne ne peut comprendre la philosophie de notre temps sans comprendre la pensée de Whitehead. Malheureusement, personne ou presque ne peut comprendre Whitehead* » (1971, p. 91). Noms et énoncés qui, insistant sur l'importance de l'émergent et de l'évènement, indiquent chez notre auteur l'articulation du structurel et de l'inattendu. Structurel qui se présente pour Abbott sous forme à la fois diachronique et répétitive.

De son côté l'art de la guerre, tout en adoptant la connaissance historique comme principale source de savoir, doit combattre des défauts de pensée dus à un poids démesuré donné aux enchaînements du passé, dont il est, certes, possible de tirer des universaux, mais à condition de les réaménager en tenant compte de l'évènement et de l'émergent. Cependant, autour de la connaissance de ces derniers phénomènes, se créent des controverses qui, comme en sciences sociales, se répètent de génération en génération, selon le modèle fractal mis à jour par Abbott. Nous présenterons dans un premier temps les structures diachroniques que ce dernier a découvertes, tout en abordant la philosophie sous-jacente à sa démarche, puis nous nous intéresserons à la façon dont ces modèles d'Abbott nous permettent de présenter l'art de la guerre comme une science sociale, puisque s'appuyant de façon critique sur les leçons de l'histoire.

Trois structurations diachroniques d'Abbott :

Abbott n'est pas le premier à penser que l'histoire devrait servir de modèle à la sociologie, qu'il serait nécessaire d'utiliser le récit d'itinéraires individuels et collectifs, à côté ou en remplacement de l'épistémologie analytique héritée du Cercle de Vienne et ses grammaires néo-positivistes, fondée sur le postulat que toute science a comme modèle unique la physique classique.

Abbott apparaît, au fil de la lecture de ses livres, comme quelqu'un d'extrêmement conséquent et obstiné dans la même voie, non seulement en suivant scrupuleusement les conseils qu'il prodigue, mais également en inventant des méthodes permettant, comme

« *l'optimal data matching analysis* », de faire avancer les méthodes longitudinales en sociologie.

Nous voudrions, dans un premier temps, nous arrêter sur ce que, faute de mieux, nous appelons des structures diachroniques découvertes par Abbott. C'est-à-dire des mouvements que sa sociologie historique révèle et qui, quand ils sont étudiés en nombre suffisant, se multiplient avec très peu de variations. Phénomène souligné par Abbott lui-même et dont il s'efforce, dans *Time Matters*, de trouver la généalogie conceptuelle permettant de l'étudier.

Nous avons pu distinguer, dans l'œuvre du sociologue, trois structures diachroniques :

1. l'histoire naturelle des professions ;
2. le caractère fractal de la concurrence et de la succession d'énoncés théoriques et de dispositifs méthodologiques ;
3. le déroulement des carrières professionnelles ;

§ 1. – L'histoire naturelle des professions

Cette histoire scande la vie des professions à la façon d'un cycle d'existence animal ou végétal : les professions naissent, se développent et meurent. A la naissance, il y a une forme de travail requérant un savoir abstrait, transmis par l'enseignement, porté par un groupe de pionniers. Ce savoir abstrait sert d'instrument de légitimation du travail professionnel, en même temps qu'il génère les trois fonctions principales que doit remplir une profession, sous peine de disparaître : l'établissement de diagnostics jusqu'alors inconnus, le traitement de ceux-ci, grâce en particulier à la création d'instruments d'action, et la fabrication d'un système d'inférences qui lui soit propre. De cette façon les professions peuvent revendiquer le droit de jugement sur un territoire singulier d'activité et d'en réclamer le droit exclusif d'exercice ainsi que la délimitation des frontières le séparant de ses concurrents.

« Abbott constate qu'il n'existe aucune stabilité, sur longue durée, au découpage des champs d'activité de service et donc aux monopoles d'y exercer, pour les professions. « Les frontières des compétences sont perpétuellement en débat » (1988, p. 2). Il cherche à débusquer les tactiques et stratégies les plus employées par les professionnels, à élucider et comprendre comment un groupe parvient à triompher de ses adversaires dans la compétition interprofessionnelle pour la reconnaissance juridique de la compétence : « réduire le travail d'un concurrent à une version (incomplète) du sien » constitue, selon lui, le mécanisme clé de la réussite. » (Dubar et alii, 2011)

Outre ce mécanisme, l'écologie liée, c'est-à-dire le fait de passer alliance avec d'autres professions, était, comme dans le cas des médecins et des représentants de la ville de New York vers 1870, une excellente tactique pour arriver à obtenir le monopole d'exercice. Ainsi, dans sa structuration diachronique des professions, Abbott (2003) n'hésite pas d'utiliser les mêmes conceptualisations qui, depuis l'antiquité gréco-latine, organisent l'art de la guerre et l'art de gouverner, qu'il soit le fait d'Hérodote et de Thucydide ou celui de Machiavel, puis celui des disciplines plus récentes de relation internationale et de géostratégie.

L'écologie relationnelle, selon Abbott, permet de comprendre comment, dans une situation de concurrence entre professions, les unes parviennent à l'emporter et, éventuellement, grâce à leurs alliés, à faire dépérir certains de leurs concurrents.: *« Appeler quelque chose une écologie c'est dire que l'on peut mieux la comprendre sous forme d'interactions d'éléments multiples et pour la plupart indépendants. (...) Le mot « écologie » nomme une structure sociale moins unifiée que ne l'est une machine (ou un organisme), mais beaucoup plus solidaire que ne le sont les êtres atomiques du libéralisme classique ou de l'interaction à peu près aléatoire que l'économie politique a emprunté à la thermodynamique afin de comprendre les chaleurs des marchés. »* (Abbott, 2003, p. 32)

§ 2. – Le modèle fractal de concurrence et de succession de énoncés et méthodes

Dans ses conseils méthodologiques aux étudiants sociologues, Abbott (2004) cherche à leur ôter toute illusion tant sur le caractère cumulable des connaissances sociologiques que sur l'unicité des méthodes à employer dans cette discipline. Il en arrive à la conclusion provisoire suivante : Un étudiant devient un chercheur quand il abandonne son appartenance politique qui le conduit à avoir une vision monologique des phénomènes étudiés pour opter pour un point de vue plus académique en adhérant à une heuristique, comme en proposent les sociologies générales *« Vous décidez que vous êtes marxiste ou wébérien ou foucauldien, et voilà, pour chaque problème vous avez un point de vue et même quelques questions standard à poser »* (Abbott, 2004, p.86). Mais c'est là un stade dans la construction du chercheur avisé : l'étape suivante consistera à comprendre qu'il faut sortir de l'enfermement dans une secte théorique en se posant la question : *« Bon, mais qu'est-ce qu'un adepte de la théorie des jeux dirait de ma question, ou un wébérien se sentirait-il à l'aise avec elle ? »*

Vous êtes devenu un chercheur en sciences sociales adulte quand vous avez connaissance de tous les répertoires de second rang des conceptualisations et que vous en jouez suffisamment pour user de stratégies heuristiques permettant de mettre en

contraste plusieurs points de vue » (idem, pp. 86- 87). En somme, pour passer de la secte à l'église, l'étudiant devrait connaître et reconnaître le terrain sur lequel il compte agir.

De même, pour Abbott, la fine fleur de la recherche en sciences sociales doit disposer d'une bibliothèque de modèles d'interprétation, non seulement des énoncés du camp intellectuel dont il est partisan, mais, aussi, celui de ceux qu'il considère, provisoirement, comme des adversaires théoriques. C'est donc en occupant pleinement le rôle de l'intellectuel tel que Mannheim (1929) le définissait jadis, comme celui qui est capable de mettre à distance et comprendre la logique de chaque groupe social, mais aussi leur champ intellectuel et spéculatif, que l'on devient un chercheur accompli. Dans sa perspective de structuration fractale des connaissances, Abbott retrouverait sous sa plume, modifiés, des énoncés vieux de près de soixante-dix ans.

Avant lui, bien des sociologues avaient noté les différentes façons de faire de la sociologie et tenté à la fois de les nommer et de les classer les unes par rapport aux autres de façon dynamique. Ainsi Hughes, dans un article inédit en français, « The Improper Study of Man »

« En étudiant des gens, quels domaines d'action vont retenir le plus notre attention ? Est-ce que ce sera leur politique, leur religion, leurs poésies, leur travail, leurs jeux, leur métier, leur philosophie, leur activité scientifique ? Finalement quelles sont les questions que nous poserons : « A quoi ressemblaient-ils et que faisaient-ils », « Que font-ils aujourd'hui ? », « Que feront-ils ? » ou « Que feraient-ils si .. ? ».

Les départements universitaires qui étudient les personnes se différencient les uns des autres par les choix qu'ils font entre ces différentes possibilités et d'autres similaires. (...) Encore et encore quelques universitaires, ou quelques amateurs éclairés, mécontents de la façon dont les travaux académiques sont menés, partent dans d'autres chemins de découverte, ou tout simplement, installent au centre de leurs préoccupations ce que leurs prédécesseurs ont jugé négligeable » (Hughes, 1971, pp 431-432)

Abbott en quelque sorte dynamise le constat de Hughes. Usant de la méthode historique déjà éprouvée dans *The System of Professions* et *Department and Discipline*, il met en perspective les énoncés sociologiques et montre comment les nouveaux se situent dans la continuité des anciens, en les répétant mais en modifiant légèrement leur contenu et leur portée. Tout se passe comme si il y avait, dans le monde académique des sociologues, une division du travail, ou un partage des rôles, qui se reproduisait de génération en génération. A chacune on retrouve des réalistes et des nominalistes, des partisans d'explications réduites et tranchées ou de subtils mélanges entre positions différentes. Tout se passe comme si l'on commençait sa carrière universitaire avec des théories

tranchées, pour ensuite laisser la place à des vues plus tolérantes ou accueillantes aux autres modes d'interprétation.

Tout d'abord il y a « Les distinctions fractales de la sociologie ». Ces distinctions fractales ressemblent à des schémas de parenté utilisés par les généalogistes et les anthropologues. *« Tout comme les membres de tribus, les sociologues se reconnaissent grâce à de longues discussions sur leurs ascendants qui permettent d'établir quels sont leurs ancêtres communs. Deux sociologues, fraîchement amenés à travailler ensemble, vont discuter pendant un certain temps sur les mérites comparés du positivisme et de l'interprétation, jusqu'à ce qu'ils repèrent la place que chacun occupe vis-à-vis de son partenaire et vis-à-vis des principales communautés méthodologiques dans la discipline. »* (Abbott, 2001b, 11)

Mais ce repère des positions varie selon la place que chacun occupe dans son cycle de vie : *« Le cycle dure à peu près vingt ans : c'est le temps qu'il faut à un groupe de jeunes universitaires pour écrouler les remparts, prendre la citadelle et jouir des fruits de la victoire en avançant des vues nouvelles (...). Et l'emphase de la nouvelle école (hétérodoxe) d'un côté de la distinction fractale, suscite inévitablement des paladins de l'orthodoxie de l'autre côté (...). La victoire a pour seule conséquence de forcer les vainqueurs à reprendre le territoire des vaincus, une prise qui, à son tour, met en place une terminologie victorieuse mais qui s'éloigne lentement de la pureté doctrinale des débuts »* (Abbott, 2001b, 24-25)

§ 3. – Les carrières comme structure

Plus de dix ans après « The System of Professions » Abbott revient sur la structure diachronique qu'il avait construite à partir de son matériau historique. Dans une sorte de repentir dont nous expliquerons plus loin les raisons, il crée une autre structure à l'intérieur de la première, en s'attaquant à la réalité des carrières et leur signification : *« Les trajectoires sont des trajectoires par leur pouvoir d'inertie, par leur possibilité d'admettre une large part de petites variations, sans aucun changement appréciable dans leur direction générale ou leur régime. Les trajectoires sont des trajectoires précisément en vertu de ce que nous pourrions appeler une série stable de hasards, leur caractère causal, en particulier le fait qu'ils deviennent compréhensibles grâce à l'image (la représentation que l'on se donne) de cause qui est implicite dans le raisonnement de la courbe de régression. Leur inertie se manifeste grâce des paramètres causaux, stables, mais localisés.*

Ainsi, les trajectoires pourraient être appelées des narrations dominantes dans le sens où Hughes parle, dans « Dilemmes et Contradictions de Statut », de statuts dominants

(professionnels blancs, hommes, de vieille souche américaine). (..) Une narration dominante est un processus social de nature supérieure qui a la capacité d'obliger le cours des processus dépendant de lui et, effectivement, d'empêcher que ces processus secondaire ne créent des combinaisons qui le perturbent Cette puissance de coercition est celle qui donne aux trajectoires la capacité d'être des narrations dominantes. Par contraste, les points de retournement de l'existence ont davantage de conséquences que les trajectoires par le fait qu'ils initient des changements dans les directions prises ou les régimes adoptés et cela, d'une façon déterminante ». (Abbott, 2001b, pp. 248-249)

Cette structure diachronique qui reprend les développements de *System of Professions*, mais en lui ajoutant quelque chose de relativement inédit dans la littérature sur les carrières, à savoir le caractère répétitif de leur déroulement et le fait que l'innovation les concernant proviendrait uniquement des tournants de l'existence (*turning points*) nous plonge aussitôt dans la seconde part du raisonnement historique d'Abbott, à savoir le fait que le changement est dû à ce qui émerge, à l'évènement.

§ 4. – Abbott, Bergson, Mead et Whitehead sur la flèche temporelle et l'évènement

Nous pouvons maintenant en venir aux relations d' Abbott et ses maîtres à penser la flèche temporelle : Bergson, G.H. Mead et Whitehead.

Abbott s'inspire d'une réflexion renouvelée de Mead (1929,1932, 1938) sur l'appréhension du passé, du présent et de l'avenir pour tenter de penser dans la durée à la fois les phénomènes de structuration diachronique et de renouvellement de ces structures.

Quel est le problème que Mead tente de résoudre ?

Carlo Ginzburg (2001, pp. 153-154) nous rappelle que bien des auteurs constatèrent que l'histoire s'écrit seulement au présent. Il fait remonter cette précaution méthodologique au moins à Cicéron et Saint Augustin, lequel allait jusqu'à penser que Dieu, pourtant supposé immuable, s'adapterait à l'évolution des humains. Ce point va être au centre des préoccupations de G.H.Mead (1929, 1932, 1938) et d'A.N. Whitehead (1929, 1933). A la suite de L. von Ranke ils constatent en effet que l'histoire s'écrit seulement au présent. Pour eux, les découvertes des historiens viennent de ce qu'ils interrogent leurs archives avec les yeux renouvelés, ceux de l'actuelle conjoncture dans laquelle ils vivent, d'où le perpétuel danger d'anachronie qui les guette. Mais le danger n'est pas moins important de saisir le présent comme un produit des chaînes de causalité passées, de ne pas percevoir les ruptures créées par les évènements ; de vivre dans un monde éternellement structuré, où le neuf n'est que reproduction, où, comme le dit Marx, les tragédies se répètent en comédie.

Un indice de l'intérêt qu'Abbott porte à cette perspective, mais en s'avançant masqué, tient à la citation réduite et dramatique qu'il fait de Mead, lorsqu'il reprend de celui-ci « Le monde est un monde d'évènement ». En fait, la phrase complète est : « Ce qui marque la présent est la façon dont il vient et comment il disparaît (*That which marks the present is its becoming and its disappearing*) (..) Pour un disciple de Parménide la réalité n'existe pas, l'existence suppose la non existence. L'existence doit prendre toute sa place, le monde est un monde d'évènements» (Mead, 1932, p. 1)

L'allusion à Parménide peut être interprétée de différentes façons. Dans le dialogue de Platon ne cherche-t'il pas à proposer une voie générale de compréhension de l'existant ? Mais il semble bien que la lecture que fait Abbott de ce texte, en pleine théorie du temps, renvoie au paragraphe 137a du texte de Platon : « *Si l'un est un, il n'a pas de parties. S'il n'a pas de parties, il n'a pas de commencement, ni fin, ni milieu* » En somme, l'approche de la réalité du partisan de l'éléate est, comme bien des structures, ou comme les sujets de la physique classique, dans le temps absolu, tout comme elle est dans l'espace isomorphe. La phrase de Mead semble solliciter des interprétations qui articulent le caractère répétitif et stable de la structure et la volonté d'appuyer l'explication des phénomènes sur l'histoire plutôt que sur la physique ou la physiologie, en introduisant le temps et avec lui la compréhension de l'existant. Or ce point de vue se décline, entre autre, selon deux modèles :

- celui qui, de Montaigne à Simmel, explique que si la vulgate croit l'état présent du monde plus complexe que celui que connurent nos ancêtres, c'est seulement parce que nous n'avons pas les concepts permettant de le rendre intelligible. Nous n'utiliserions pas de façon pertinente ce que Simmel (1988) appelle les « baquets culturels » adéquats pour saisir ce que nous présente le flot torrentiel de l'histoire. Nous tenterions de perpétuer les schèmes qui rendaient le passé intelligible pour comprendre le présent.
- Plus fondamentalement, pour Whitehead comme pour Mead, à la suite de Bergson, le futur est déjà dans le présent, il l'imprègne : « *Le mouvement est la réalité même, mais nous n'y pensons pas. L'immobilité étant ce qui nous permet d'agir, nous l'érigions en réalité* » (Bergson, 1934) ; « *Le futur est immanent au présent en raison du fait que le présent porte en sa propre essence les nécessités auxquelles le futur devra se conformer (..). Le futur (..) a une existence objective dans le présent* » (Whitehead, 1933, p. 253). « *Il est inutile d'avoir recours à un passé « véritable » dans lequel nous faisons de constantes découvertes, car le passé doit être confronté à un présent où ce qui est émergent trouve sa place et, dans ce cas, le passé, confronté à l'émergent, devient un autre passé* » (Mead, 1932, p.3)

Il faudrait donc, en toute logique, s'interroger sur le poids exorbitant du passé dans nos interprétations savantes : « *Notre reconstruction du passé varie dans son étendue, mais*

n'est jamais redevable de nos trouvailles. Celles-ci sont redevables de nouvelles formulations, de découverte d'évidences ultérieures, dont la formulation peut être complète. En un mot le passé ne peut jamais être assuré par une congruence entre un passé recomposé et un passé réel indépendant de cette construction.» (Mead, Idem, p.31)

Mais la faiblesse de la rationalité humaine nous conduit à interpréter le futur dans les termes du passé : « *Le passé (ou les structures du passé qui ont un sens) est aussi hypothétique que le futur. (..) même si nous avons recours à l'espace-temps absolu et ses intervalles bien repérés qui les fait coïncider avec des événements, nous ne saurons jamais si ce que nous obtenons n'est pas seulement le moyen de mieux mesurer une réalité changeante que nous avons figé* » (Mead, 1932, p. 12) « *La difficulté qui se présente immédiatement est qu'aussitôt l'émergent se présente à nos yeux que nous nous efforçons de montrer que lui-même ou au moins les conditions qui en déterminent son apparence, peuvent être trouvées dans son passé, (..) mais ces conditions ne déterminent jamais complètement la nature de ce qui va être* » (idem, pp. 14, 15).

Whitehead et Mead utilisent le terme de *Concrescence*, qu'ils empruntent à Locke, pour nommer le fait que le présent concentre des éléments dispersés sur la flèche du temps, qui leur viennent de plusieurs secteurs du passé et de l'émergent inattendu et non anticipable. Ces éléments, provenant de plusieurs passés différents et de l'avenir deviennent un procès unique. « Le multiple devient un et se trouve accru d'une entité. Leur nature faisait que ces entités étaient plusieurs avant leur passage en une unité qui les conjoint » (Whitehead, 1929, p.21)¹

Pour ces auteurs, le présent doit toujours être conçu comme un passage où jouent aussi bien le poids du passé que le dynamisme du futur. Mais il concentre dans ce passé bien des éléments autrefois disjoints. Le passage que constitue le présent n'est donc pas seulement l'addition de processus qui perdurent et auxquels l'émergent s'ajoute, il est aussi leur transformation par unification. Pour Mead, également, le passé est reconstitué par nos subjectivités, ce qui lui confère son caractère à la fois irréfutable et hypothétique.

La position d'Abbott est moins radicale, tout en allant dans la même voie, au moins dans une première étape. Moins radicale, car il ne présente pas d'interrogation sur la validité de ce qu'il découvre lorsqu'il trace l'histoire naturelle des professions et lorsqu'il peint les conditions structurelles de leur maintien en vie, à la fois par des actions politiques et judiciaires. De même lorsqu'il diagnostique les trois fonctions nécessaires à la survie d'une coalition de métier : utiliser des méthodes propres de traitement de l'information, des méthodes de formation du diagnostic et d'inférence des données (Abbott 1988).

¹ "The many becomes one, and are increased by one. In their natures, entities are disjunctively "many" in process of passage into conjunctive unity".

Mais en annonçant que « le monde est un monde d'évènements », il chercherait, à la mesure de ses grands aînés, nous faire saisir le caractère peu informatif de la perpétuelle redécouverte par les sociologues de structurations amenant les processus à indéfiniment se répéter, et à concentrer leur attention sur ce qu'ils auraient trouvé de nouveau.

De même, en débarrassant les sciences sociales et humaines du phantasme d'une découverte théorique cumulative comme en physique, en chimie ou biologie, et en prédisant l'éternel retour des mêmes jeux d'acteur, il met au cœur du développement de ces sciences, la microcréativité d'une part et l'action micropolitique de l'autre.

Ce sur quoi Abbott reviendra par la suite, ce sont les régularités sociologiques qu'il découvre grâce à ses comparaisons historiques. Le chapitre « Les questions de frontière » de *Time Matters* l'amènent à les traiter de façon détachée mais radicale, en toujours ancrant sa pensée sur les développements de Whitehead et de Mead. Revenant sur le fait qu'en centrant sa théorie sur les combats interprofessionnels, il avait pris pour de l'argent comptant l'existence de professions et de leurs frontières, Abbott prône la nécessité de considérer que les frontières précèdent les entités qui sont, par elles, séparées. Contrairement à ceux, fonctionnalistes ou partisans du choix rationnel, qui voient la relation entre entités et frontières comme synchroniques et logiques, Abbott suggère que l'on examine ce qui, en réalité se passe : un processus dans lequel des gens indistincts regardent leur voisinage, puis décident de s'en séparer relativement en se définissant comme une autre entité : « *Les différences émergent de négociations locales. (..) Ces interactions lancent graduellement la conscience de propriétés différentes entre les deux côtés de la frontière ainsi construite. A mes yeux, la chose importante est que ces différences soient locales et interactionnelles. (..) Quelque soit la partie, il s'agit d'un évènement, instantané et unique.* » (Abbott 2003, pp. 265-266).

La sociologie aurait alors pour objet des évènements, dont certains disparaissent promptement, mais d'autres durent très longtemps et peuvent avoir des descendances et se structurer jusqu'à devenir des routines, et se répéter avec de faibles variations.

§ 5. – Abbott et l'art de la guerre

Le schéma diachronique d'Abbott est-il applicable à d'autres secteurs de l'activité humaine que ceux qui sont habituellement compris dans les sciences sociales et humaines ? Dans quelle mesure son affirmation « le monde est un monde d'évènements », et que l'évolution des sciences concernant l'humain l'est de façon fractale, se vérifient dans cette part de savoir qu'habituellement on cantonne dans les arts, celui de faire la guerre ?

Commençons par ce dernier point : dans l'art de la guerre nous trouvons à la fois consensus et disputes. Consensus sur ce qu'est la guerre : « *un duel à grande échelle (..), où chacun des adversaires fait la loi de l'autre* » (Clausewitz, 1832a, pp. 52 -53). Une interaction entre deux forces armées, où chacun anticipe l'action de l'autre, donc se prépare à l'action en supputant ce que l'autre fera et en s'aidant, dans ses hypothèses, à la fois de connaissances sur les actions passées de l'adversaire et des renseignements sur ses préparations au combat. Combat dont l'objectif est de désarmer l'adversaire. « *La guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté* » (idem, p. 51). Consensus aussi sur l'erreur qui consiste, pour le politique, de considérer le combat armé comme une simple technologie de gouvernement interne et de relation internationale. La guerre a sa propre vie qui transcende forcément les objectifs de ceux qui la font naître, comme l'expriment à la fois Clausewitz et Churchill :

Clausewitz : « *Dès que la politique l'a mise en œuvre, la guerre, de par sa propre volonté, usurpe la place de la politique : elle met la politique hors jeu et régleme l'évènement suivant les lois de sa propre nature* » (Clausewitz, 1832a, p. 87)

Churchill : « *Apprenons nos leçons. Ne pensez jamais, jamais, qu'une guerre peut être facile et sans surprise ou quelqu'un qui s'engage dans cet étrange voyage peut vraiment estimer les marées et les ouragans qu'il va rencontrer ; (..) l'homme d'Etat qui cède au démon de la guerre doit savoir que, dès le signal donné, il n'est plus le maître de la politique mais l'esclave d'évènements imprévisibles et incontrôlables* » (Churchill, 2007, p. 246).

Au plan de la tactique, l'art de la bataille, la phrase du prussien von Moltke « *Le dernier qui donne la réserve a gagné la bataille* » a, dans les engagements terrestres, longtemps fait consensus.

Mais ces accords sur la pratique et la théorie ne protègent pas les stratèges de rudes controverses. Au XVIII^e Siècle, elle se fit entre partisans de l'attaque en ligne et de l'attaque en diagonale ; au XIX^e Siècle par un point qui ne se dégrade pas , le contenu de la controverse entre Jomini et Clausewitz, tous deux, à un moment de leur vie, aux ordres de l'empereur de Russie, Nicolas Premier. Ce qui les oppose est la place de l'expérience dans la conduite de la guerre :

Depuis Thucydide on distingue dans la guerre des niveaux d'échelle différents, de la multitude de la cité aux caprices de ses dirigeants ; des éléments irréversibles et systémiques (comme l'existence de ligues, qui conduisent inévitablement à l'affrontement) et des événements singuliers, dus au hasard de la météorologie, au mauvais calcul d'un stratège ou aux maladroites d'un négociateur, aux erreurs de jugement d'un espion. Il en résulte que pour un grand nombre de penseurs, la méthode

expérimentale, qui vise à transformer le multiple en simple, le complexe en linéaire, à neutraliser tous les effets secondaires qui nuiraient à la démonstration cruciale, ne s'appliquerait pas à elle. Par contre sa conduite comprendrait des universaux qui se répètent à chaque fois, comme les structures mises à jour par Abbott.

Dans un chapitre portant sur la friction à la Guerre, Clausewitz ramasse de façon parfaitement claire les caractéristiques de l'action dans un milieu complexe : *“ Dans la guerre, tout est très simple; mais la chose la plus simple est difficile. Les difficultés s'accumulent et entraînent une friction que personne ne se représente correctement s'il n'a pas vu la guerre. (...) en guerre, tout baisse de niveau par suite d'innombrables contingences secondaires qui ne peuvent jamais être examinées d'assez près sur le papier. (...) Tout s'y compose d'individus, dont chacun conserve sa propre friction sous tous ses aspects.. (...) Ce frottement excessif (...) se trouve donc partout en contact avec le hasard : il engendre alors des phénomènes imprévisibles. (...) L'action en guerre est un mouvement qui s'effectue dans un milieu aggravé par les difficultés. (...) Voilà pourquoi le véritable théoricien apparaît comme un professeur de natation qui fait faire sur terre ferme les mouvements qu'il faut exécuter dans l'eau. (...) »* (Clausewitz, 1812a, pp. 129 à 133)

En somme Clausewitz indique que la structure de toute action, en guerre, est de se dérouler dans la complexité et seul celui « *qui connaît la guerre* » donc qui a de l'expérience, peut en tenir compte. *“(pour Clausewitz) penser la guerre c'est penser comment elle est portée à trahir ses concepts. (...) dans la panoplie des formes logiques qui régissent le monde de l'action (...) la “loi” se trouve inapplicable à la conduite de la guerre, en raison du changement et de la variété des phénomènes rencontrés : c'est seulement à de la “méthode” que l'on aurait affaire, au sens d'une “probabilité moyenne de cas analogues” (...) Face au caractère toujours singulier, donc inédit, que prend l'action militaire dans son ampleur, toute formalisation, impliquant la répétition, constitue le pire danger.”* (Jullien, 1997, pp. 21&22). **Il n'y a pas, pour Clausewitz, de loi de l'action.** Dans une lettre à Fichte, il répète sa méfiance des systèmes (attaque frontale, attaque en biais, encerclement, détournement, longueur des lignes logistiques etc.) qui avaient fait les beaux jours de la littérature stratégique du siècle précédent et qui, dit-il, *“s'étaient effondrés sous mes yeux”*.

Mais, justement, l'expérience rencontre l'histoire, dans la mesure où « connaître la guerre » c'est aussi avoir une bibliothèque de méthodes idoines à disposition. On sait que Napoléon connaissait par cœur les plans de plus de deux cent batailles, ce qui lui permettait d'agir à bon escient dans ses stratagèmes, grâce à sa connaissance de la guerre des autres. D'où la nécessité, pour tout chef de connaître les leçons de l'histoire.

Cette nécessité est réaffirmée, à chaque génération. Si nous allons à rebours de la chronologie, en 2010 par le Colonel Goya : « *La théorie (tactique et stratégique) ne se déduit pas de l'histoire, mais elle s'en nourrit, à condition de restituer les faits dans une perspective historique et en ayant conscience que l'observateur n'est pas indépendant de son expérience* » (2010, p. 7). Par le futur maréchal Foch, en 1903 : « *Reprenons les faits que nous livre l'histoire. (..) Examinons-les d'aussi près que possible, à la loupe en quelque sorte ; faisons de la microbiologie (..) ; considérons les questions que les acteurs ont eu à résoudre. (..) . Voyons les difficultés qu'ils ont eu à vaincre et comment ils en ont eu raison.* » (p.7). Par Clausewitz en 1812 : « *L'étude de l'histoire est la seule, à défaut d'expérience personnelle, de fournir une représentation manifeste de ce que j'ai appelé la friction (..). La connaissance détaillée de quelques combats est plus utile que l'étude générale d'un grand nombre de campagnes. Il est par conséquent plus utile de lire des relations individuelles et des notes au jour le jour (..) plutôt que des livres d'histoire proprement dits.* » (1832b, p.73)

Une controverse opposa le Général Jomini à l'auteur de "De la Guerre". Jomini écrit dans un ouvrage paru après la mort de son adversaire : « *Clausewitz se montre par trop sceptique en fait de science militaire (..) Je reconnais moi-même qu'il y a peu de règles absolues à donner sur les sujets que traitent (les stratèges)* » mais « *Clausewitz semblait (..) s'appliquer à saper les bases de cette science* ». Jomini finit sur son point central : « *De toutes les théories de la guerre, la seule raisonnable est celle qui, fondée sur l'étude de l'histoire militaire, admet un certain nombre de principes régulateurs, mais laisse au génie naturel la plus grande part de la conduite générale de la guerre, sans l'enchaîner par des règles exclusives.* » (Jomini, 1855, p.10)

Pour mener son explication "claire et simple" Jomini utilise des niveaux d'échelle qui enferment la guerre dans les attributs de la hiérarchie militaire et civile et divisent l'art de la guerre en six parties distinctes :

« *La politique de la guerre ; la stratégie ou l'art de bien diriger les masses sur le théâtre de la guerre ; la grande tactique des batailles et des combats ; la logistique ou l'art de mouvoir les armées ; l'art de l'ingénieur, l'attaque et la défense des places, la tactique de détail.* » Pour chaque partie, Jomini propose un mixte de lois d'action et d'inspiration du grand chef de guerre. Le mélange de lois de l'histoire et de l'impondérable du génie.

Il n'y a pas dans son ouvrage, de réflexion conduisant, comme chez les auteurs que nous avons cité (Goya, Foch et Clausewitz) à des critiques concernant une forme d'histoire positiviste, critiques qui interdisent de trop se fier à des lois ou des jugements *ex-post*.

Jomini part des intuitions du général en chef, (de son génie naturel), et met celui-ci en position de héros d'autant plus facilement qu'il sélectionne, pour illustrer son propos, les seuls généraux ayant réussi (Napoléon, le Prince Charles, Lannes, Ney, Koutouzov,

Wellington). Son discours détaille ce qu'un général en chef doit faire pour réussir. Pour lui, il suffit d'analyser la tactique des grands militaires : concentrer le maximum de troupes sur un point, enfoncer l'ennemi à cet endroit, détruire l'armée ennemie, enfin imposer la paix à son propre avantage.

Jomini pense ainsi l'art de la guerre comme une fonction intellectuelle autonome et décontextualisée. Elle trouverait toujours la même solution quelque soit la période et le terrain. Ce qui lui manque et fait l'importance de l'approche de Clausewitz (et de Sun Tsu à Machiavel ou Foch) c'est la considération que le propre de la guerre est dans l'interaction, et que cette interaction est située dans l'espace et le temps.

§ 6. – Les lois de la guerre : des lois de l'interaction

Dans cette difficile théorie de la praxis que cherchent à construire Sun Tsu, Machiavel ou Clausewitz, ce sont les éléments qui se révèlent dans l'interaction qui constituent les points les plus stables et les plus prédictibles.

Prenons, pour mieux nous faire comprendre, l'exemple, chez le général prussien, de la supériorité de la défense sur l'attaque.

La supériorité de la défense sur l'attaque provient de son antériorité. Au temps de Clausewitz celui qui attaque ne cherche pas forcément la guerre. Tout ce qu'il cherche, c'est d'envahir, de prendre position dans un pays. Si ce dernier laisse faire, il n'y a pas de guerre, la paix subsiste. Si guerre il y a c'est que l'envahisseur est contenu et repoussé. C'est que l'envahi a préparé sa défense. Et cette défense a l'avantage de la connaissance du terrain et du probable acharnement des troupes et des populations à défendre leur intégrité territoriale.

Ensuite cette position dicte la stratégie à suivre, accepter ou refuser le combat. Celui qui attaque n'a pas le choix, il est amené au combat par celui qui se défend, qui peut donc attendre, se contenter de batailles qui useront son ennemi sans qu'aucune ne soit décisive. Celui qui envahit doit rechercher la bataille décisive qui ramènera la paix : son temps est plus compté, ses forces plus faciles à décourager, leur position morale plus incertaine, leur enthousiasme et leur volonté moins trempée. Parce que *“la défense en son concept complet, attend ou pare les coups en vue de les rendre”* (Aron, 1978, p.241) elle se situe à l'intérieur d'une interaction et s'efforce de l'emporter en ayant plus de chances de le faire, en définitive, que celui qui attaque.

Dans l'interaction que constitue la bataille, les éléments de courage, de moral et de volonté sont d'autant plus importants que la friction rend les meilleurs plans inutilisables. Ainsi ne peut-on pas penser la bataille, donc la guerre, sans tenir compte de l'état d'esprit

des combattants de chaque camp. Pour Clausewitz, la conception individuelle (la vocation de soldat) de chaque combattant est au centre de la réussite ou de l'échec. Il transpose les préceptes moraux de la réforme dans l'art de la guerre. Mais n'oublie pas cependant les leçons de Thucydide, Sun Tzu et Machiavel sur la nécessaire légitimité de l'action de l'Etat pour que les soldats puissent faire leurs les décisions des souverains. (Clausewitz, 1832c, pp.13-16)

§ 7. — Une controverse sans fin ?

Comme dans le modèle fractal d'Abbott, et malgré le caractère convaincant des arguments de Clausewitz, la controverse se perpétue entre une vision scientifico-technique de la guerre et une vision centrée sur l'expérience, la saisie de l'opportunité, la contingence et l'habileté du chef. La guerre de Sécession, dans laquelle le général sudiste Lee avait montré une très grande habileté tactique qui n'avait pas suffi à vaincre le nord, plus peuplé et industrialisé, donnait quelque raison à Jomini. Et l'on sait que l'intervention tardive mais décisive des Etats Unis dans les deux guerres mondiales du XX^e siècle le fut sur un modèle stratégique mettant la puissance industrielle parmi les facteurs majeurs de la victoire. Il y aurait donc des lois possibles conduisant à la victoire, notamment l'avance technologique. Cependant la défaite des Français au Mexique, la lutte acharnée des Boers contre les Anglais et la victoire des vietnamiens pencheraient les faits vers Clausewitz.

Ses partisans aujourd'hui ne manquent pas de contester la certitude de gagner grâce à l'avance aérienne et technologique, dans ce qui est présenté comme des « actions chirurgicales » de haute précision :

« La guerre ne change pas (.), la guerre d'influence, la guerre de persuasion, est indépendante de la technologie utilisée. La technologie change les manières de la guerre, pas la guerre. Sa grammaire change, pas sa logique » (Desportes, 2007, pp.169-169)

« S'il fallait un exemple où la dimension technologique d'une guerre se sera montrée perverse dans la résolution d'un conflit , ce serait bien le conflit irakien dans ses développements depuis 2003 et, pour certains de ces aspects , les opérations actuelles en Afghanistan, car il ne fait aucun doute que les Américains ont planifié et conduit leurs opérations avec la conviction que leur outil militaire, d'un niveau technologique inégalé, leur apporterait une victoire rapide » (Faugère, 2007, p.177)

Pour les clausewitziens, le technicisme serait le point aveugle du paradigme technique. Comme l'exprime Ralph Peters, partisan, dans un premier temps, de la guerre chirurgicale et de l'invasion de l'Irak : *« Nous sommes tombés si amoureux des moyens*

que nous avons conçus pour mener une guerre idéale, que nous ne voyons plus leur faible pertinence dans les conflits réels » (Desportes, 2007, p. 14.).

Par ailleurs, désormais, le problème ne sera pas tant de gagner la guerre que d'installer la paix. Cet objectif est atteint à travers trois phases d'action : l'intervention, la stabilisation et la normalisation. Les phases ultérieures à l'intervention doivent être pensées avant le déclenchement de l'action. Parce que la majorité de la population a été gagnée à l'état de paix il est possible de passer d'une phase de stabilisation à une phase de normalisation. Mais, pour la convaincre et la séduire, il faut qu'il n'y ait pas de faute majeure, physique mais aussi symbolique et morale, qui freine l'adhésion de cette masse à considérer légitime le nouveau gouvernement « venu dans les fourgons de l'étranger ».

Or, les envahisseurs sont devant un problème : leurs adversaires se fondent dans les villes parmi la population et prennent en quelque sorte leurs compatriotes en otage, poussant leurs ennemis à la faute : le sacrifice inutile et souvent scandaleux de populations civiles.

En somme la guerre n'est ni technique, ni scientifique, mais elle peut se constituer un trésor de doctrines en prenant appui sur le passé et préparant l'avenir.

Devant cette controverse booléenne entre partisans de la technique qui changerait tout et une vision plus proche des sciences humaines, cherchant à la fois à mobiliser les leçons du passé et la connaissance du terrain, y a-t-il moyen de trouver une synthèse ?

Les sciences dites dures ou anciennes commencent aussi leur long moment fractal. En physique et en biologie, des querelles se sont éteintes le jour où le point de non altercation a été trouvé, le jour où le domaine de la théorie classique et newtonienne trouva des champs d'application différents de ceux des autres théories, comme la relativité ou les quanta ; le jour où les recherches en microbiologie permirent de comprendre à la fois l'unité de l'étude du vivant et la mutation des espèces.

Il en serait de même dans l'art de la guerre. Michel Goya adhère aux principaux postulats de Clausewitz, mais analyse en même temps l'émergent et comment celui-ci a été difficile à percevoir par les dirigeants militaires français. Il rappelle que ceux-ci, au lendemain de la défaite de 1870, voulurent revenir à Napoléon et à ses façons d'engager la bataille, avec une infanterie toute à l'offensive. Mais « *En 1914, les barbelés, les mitrailleuses et l'artillerie à tir rapide détruisirent le paradigme napoléonien* » (Goya, 2010 p.6)

En somme, il est important de saisir l'émergent si l'on désire répondre à la situation. C'est ce que pense Abbott, dans quelques lignes consacrées aux professions de l'armée : « *Les commentateurs modernes des affaires militaires utilisent les périodes entre deux guerres pour interpréter les erreurs du passé et jeter les bases des nouvelles tactiques*

dictées par les dernières innovations technologiques. Dans le siècle dernier (XX^e) les écrits académiques sur la guerre ont eu une très grande influence, comme le démontrent les œuvres de Liddell Hart et Mahan².» (Abbott, 1988, p. 55)

Le mal qui peut guetter l'armée, mais d'une façon générale, les humains, est de ne pas savoir saisir l'émergent et rester prisonnier d'une vision de l'histoire qui ne tiennent pas compte de la présence du futur dans le présent. Qui ignore la concrescence du présent, son rôle de passage.

Sans entrer dans le détail, rappelons, avec Robert Paxton (1966), que le poids du passé, la croyance dans la répétition de situations antérieures, va peser dans un des moments dramatiques connus par la France. L'intérêt du livre *L'Armée de Vichy* de cet auteur est de restituer, de façon compréhensive, les subjectivités des principaux acteurs de la chaîne de commandement qui allait du Maréchal Pétain aux chefs successifs de cette armée : Weygand, Darlan, Juin, etc. Subjectivité qui était partagée par la majorité des 70.000 membres de cette armée.³ Et qui les empêcha d'avoir le sens de ce que Machiavel appelle *virtù* et les grecs *kairos*, l'action adéquate à mener dans l'espace-temps présent.

La description de cette subjectivité collective montre que les analyses stratégiques des vaincus de la guerre de 1939-1940 étaient lourdement lestées des retours d'expérience passés, qui réduisaient considérablement le champ des actions et décisions possibles et conduisaient inévitablement à des positions qui s'avérèrent très fragiles et contradictoires, condamnées désormais par la mémoire collective :

- Souvenir de la guerre de tranchée de 1914-18 qui les incita à faire monter leurs troupes en Hollande, en espérant que ce serait là que se déclencherait une guerre de position ;
- Préférence pour une neutralité en attendant que le traité de paix soit signé avec l'Allemagne, ce qui supposait une chasse aux « irréguliers » qui désiraient continuer à combattre les vainqueurs et le refus de tout compromis avec de Gaulle, qui était vu comme un agent des Anglais. Anglais qui étaient soupçonnés vouloir, comme sous le second empire, s'approprier « nos » colonies. « *Pour les officiers français, en 1941, le prix de la continuation du conflit semblait plus élevé que ce qu'ils supputaient du futur traité de paix* » (Paxton, 2004, 240)
- De son côté, l'Etat Major allemand ne fut pas difficile à convaincre de laisser à la France une armée de 100.000 hommes (en réalité à peine plus de 70.000) pour éviter

² Les capitaines Liddell Hart et Mahan sont considérés comme d'excellents théoriciens de la stratégie, le second plus particulièrement pour l'arme navale.

³ Sur les 37000 officiers et soldats de l'Armée Française de Syrie à qui l'on avait donné la possibilité de rallier l'armée gaulliste, seuls 5600 le firent, soit 15%. (Paxton, 2004, p. 264)

que le cauchemar de la Commune de 1871 ne se reproduise et que l'ordre soit maintenu.

Ainsi, parce que trop attachés aux déterminations d'un passé, qu'ils avaient pensé comme une structure répétitive, les chefs militaires français ne virent pas le « futur se révélant dans le présent » et manquèrent ce que Machiavel nomme « vertu » : la capacité d'un chef à prendre la décision opportune au bon moment, dans le brouillard de la complexité et dans l'ignorance partielle de la situation.

§ 8. – Les Guerres futures

Pour éviter ces défauts nés d'une trop faible préhension du futur, le Général Desportes (2007) tire des conclusions des guerres d'Afghanistan et d'Irak. Elles lui semblent le prototype de celles sur lesquelles a continué à peser le fardeau de l'histoire : une réponse *westphalienne*⁴ à un adversaire qui est hors nation et sans Etat. Il nous invite, en premier lieu, à faire des guerres du passé un cas particulier des guerres de l'avenir. Donc, à distinguer, dans la guerre probable ce qu'elle fut quand Clausewitz en décrivit les ressorts et les logiques :

1. elle ne sera pas une technique, elle deviendra vite immaîtrisable, ayant une vie propre. Elle échappera, dans ses conséquences et son dynamisme, aux hommes politiques qui la verraient comme un simple outil de résolution de problèmes ;
2. elle sera duel et interaction. Dans le cas actuel de guerres asymétriques l'adversaire apprend vite, non seulement à échapper au regard qui précéderait sa destruction en créant devant la vision des appareils occidentaux un vide factice, ou en se fondant dans la population civile et devenant, de ce fait, indiscernable. Mais aussi à utiliser ses techniques, qui sont, certes, sophistiquées, mais de plus en plus faciles à manier.
3. elle sera, avant tout, contournement pour le faible qui sait qu'il ne gagnera pas la guerre.
 - a. Le faible sera invisible de loin ;
 - b. Il dispersera ses troupes en petits groupes autonomes ;
 - c. Il fera varier ses pièges et modes d'intervention des plus modernes aux plus archaïques dans ses attentats et autres massacres de rue ;

⁴ Allusion au traité de Westphalie qui met fin à la Guerre de Trente Ans entre l'Empereur et les rois de Suède, de Danemark et de France, et confirme le principe de la paix d'Augsbourg : les sujets du Prince auront la même religion que lui, et le Prince sera seul souverain sur ses terres et ses sujets. Souveraineté qui lui avait été auparavant disputée par le Pape ou l'Empereur. Naissance de la nation moderne, donc des guerres interétatiques sur le mode de la symétrie des forces.

d. Il utilisera l'espace cloisonné et hétérogène des villes pour ses combats, espace dans lequel, comme Saragosse pour les soldats de Napoléon, il faut avancer maison par maison, rue par rue et où le dispositif de tir à distance (aérien, naval) restera singulièrement inefficace ;

Les militaires auront un rôle très important dans ces phases : ils devraient s'ouvrir aux dimensions de l'action autres que celles exigées par leur fonction classique. Donc se mettre dans la peau de l'adversaire et des populations sous son influence, afin de comprendre leur logique et agir avec pertinence. Cela demanderait aussi des lumières en matière de gestion des villes, de ravitaillement, de contrôle des flux comme des hommes.

1. Il faudrait que l'envahisseur accomplisse rapidement une partie des promesses faites par sa propagande. Et peut-être devra-t-il aller au-delà : jusqu'à satisfaire les besoins nés des illusions créées par le différentiel de richesse entre soi et l'envahi.

2. La phase d'intervention annoncera, aux yeux de la population qui la subit, les phases qui vont suivre. Si elle est inutilement brutale et destructrice, elle obèrera la construction de la confiance et de la légitimité, nécessaires aux phases ultérieures de l'action.

3. Celui qui intervient ne doit pas surestimer, ni négliger, les querelles internes dans la population intervenue. Seuls les naïfs croient à la stabilité des identités. Les travaux historiques et phénoménologiques montrent que chacun a plusieurs identités qu'il convoque selon les circonstances et la contingence de son environnement.

4. D'où la conclusion : Les guerres probables seront longues et difficiles, et la puissance y sera moins importante que l'influence. La technologie, qui est nécessaire dans la première phase d'intervention, devra céder le pas à une micropolitique de bas vers le haut dans les phases ultérieures.

En somme, sans avoir à faire allusion aux théories abstraites de la condescence, Michel Goya et Vincent Desportes invitent à admettre l'émergent, technologique ou organisationnel, mais idéologique également. A le rechercher et l'inclure aussitôt dans les plans et perspectives qui, aujourd'hui, permettent d'inclure le futur dans le présent. Pour eux aussi, « le monde est un monde d'évènements », dont certains s'installent durablement comme parangons permettant d'agir.

Recueillis par l'histoire militaire, ces évènements entrent dans la bibliothèque des instruments à disposition. Mais d'autres sont à venir et seront en rupture avec eux, à cause de la créativité humaine. Ainsi l'émergent ne devrait pas seulement, comme dans le stéréotype de l'ingénieur, être cantonné dans les innovations matérielles et physiques, mais aussi dans l'organisation, la planification et les idéologies. Ne pas seulement le regarder du côté des élites et des vainqueurs d'hier, mais aussi du côté des pauvres, des pays faibles.

Conclusion

Etre sensible à l'émergent est devenu une priorité dans bien des domaines d'action ; être sensible aux indices faibles, aux événements rares qui peuvent en annoncer d'autres plus nombreux correspond bien à notre temps où l'hégémonie de l'Occident se trouve battue en brèche par bien des aspects. En somme, comme l'indiquent Weick et Sutcliffe (2007), répétant Bergson sans le dire, il s'agit d'admettre le futur dans le présent et apprendre à gérer l'inattendu.

Abbott, en déployant ses structures diachroniques et en optant pour une philosophie de la flèche du temps qui confère à l'espace-temps de l'action, au présent, le statut du passage de concrescence, construit un modèle qui renouvelle une discipline, la sociologie, presque entièrement vouée à l'explication des événements qui ont eu lieu, donc affectée d'une préférence pour les chaînes pesantes du passé, et tout ce qui est institué.

En insistant sur l'émergent, sur le fait que « le monde est un monde d'événements » qui viendront bousculer le confort de l'ordre répétitif des activités humaines et de notre difficulté à penser un présent qui inclue des éléments futurs, donc insaisissables, Abbott jette un pont entre sa discipline et l'action dans des conditions incertaines, dont assurément la guerre. Cependant que son modèle fractal de perpétuation des oppositions dans un champ de connaissance pourrait nous rendre sensible aux jeux micropolitiques dans la communauté scientifique et aux tentatives, répétées, mais à long terme vaines, de vouloir y constituer une orthodoxie.

* * *

OUVRAGES CITÉS

- Abbott A.D. (1988), *The System of Professions*, Chicago U.P.
 Abbott A.D. (1999), *Department and Discipline, Chicago Sociology at One Hundred*, Chicago U.P.
 Abbott A.D. (2001a), *Chaos of Discipline*, Chicago U.P.
 Abbott A.D. (2001b), *Time Matters, On Theory and Method*, Chicago U.P.
 Abbott A.D. (2003) « Ecologie Liée. A propos du système des professions » in Menger P-M. *Les Professions et leurs sociologies : modèles théoriques, catégorisation, évolutions*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Pierre Tripier, L'Événement et la structuration dans la sociologie historique d'A. D. Abbot...

Abbott A.D. (2004), *Methods of Discovery. Heuristics for the Social Sciences*. N.Y., W.W. Norton.

Aron R. (1978), *Penser la Guerre, Clausewitz 1 L'âge européen*, Paris, Gallimard.

Bergson H. (1934), *La Pensée et le mouvant*, Paris, Alcan, citation d'après l'édition Paris, PUF., 1969.

Borges J.L. (1971), *Otras Inquisiciones*, Madrid, Alianza Editorial.

Churchill, W. (2007) *Mes Jeunes années*, Paris, Taillandier. Première édition anglaise : 1930

Clausewitz C. von (1832a), *De la Guerre*, traduction : Paris, Minuit, 1955.

Clausewitz C. von (1832b), *Principes fondamentaux de stratégie militaire*, traduction : Paris, Mille et une nuits, 2006

Clausewitz C. von (1832c) *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe, 1806*, traduction : Paris, Champ Libre, 1976.

Desportes V. (2002), *L'Amérique en armes. Anatomie d'une puissance militaire* Paris, Economica

Desportes V. (2007a), *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, Deuxième édition.

Desportes V. (2007b), *La Guerre probable, penser autrement*. Paris, Economica.

Dubar C., Tripier P. & Boussard V. (2011) *Sociologie des Professions*, 3^e édition. Paris, Armand Colin

Faugère J-M. (2007) : « L'impact des nouvelles technologies sur la conception et la conduite des opérations », *Inflexions civils et militaires : pouvoir dire*, N° 5, Janvier-Mai, 177-187.

Foch F. (1903), *Des Principes de la Guerre*, reedition, Paris, Economica, 2007.

Ginzburg C. (2001), *A Distance, neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard.

Goya M. (2010), *Res Militaris, de l'emploi des forces armées au XXI^e Siècle*, Paris, Economica.

Hughes, E.C. (1971), « The Improper study of man » in *The Sociological Eye*, reedition, New Brunswick, Transaction Publishers, 1984, pp. 331-342.

Jomini A. H. (1855), *Précis de l'Art de la Guerre*, réédition Paris, Champ Libre, 1977.

Jullien F. (1997), *Traité de l'efficacité*, Paris, Grasset.

Machiavel N. (1521), *L'Art de la guerre*, traduction : Paris, Robert Laffont, collection bouquins, 1998.

Mann M. (2003), *L'Empire incohérent*, traduction : Paris, Calmann Lévy, 2004.

Mannheim, K. (1929), *Idéologie et Utopie*, traduction : Paris, Rivière, 1945.

Mead G.H. (1929), « The Nature of the Past » réédité in *Selected Writings of George Herbert Mead*, Chicago U.P. 1964.

Mead G.H. (1932), *Philosophy of the Present*, Chicago U.P.

Pierre Tripier, L'Événement et la structuration dans la sociologie historique d'A. D. Abbot...

Mead G.H. (1934), *L'Esprit, le Soi, la Société*, seconde traduction française, Paris, PUF. 2006

Mead G.H. (1938), *Philosophy of the Act*, Chicago U.P.

Paxton R. O. (1966) *L'Armée de Vichy* Princeton U.P., traduction : Paris, Taillandier, 2004.

Péquignot B. & Tripier P. (2006) « Histoire de la sociologie, entre généralisation physiologiste et scrupule historien » in Pelus-Kaplan M-L. *Unité et globalité de l'homme. Des humanités aux sciences de l'homme*, Paris, Syllepse.

Simmel G. (1988), *La Tragédie de la culture et autres essais*, Paris, Rivages.

Sun Tzu (1972), *L'Art de la guerre*, traduction : Paris, Flammarion.

Weick. K.E. & Sutcliffe K.M. (2007) : *Managing the Unexpected. Resilient Performances in an Age of Uncertainty*, San Francisco, Jossey-Bass.

Whitehead A. N. (1929) *Process and Reality*, édition française, Paris, Gallimard, 1995.

Whitehead A. N. (1933) *The Adventure of Ideas*, édition française, Paris, Cerf, 1993.

* * *